

LéaV - Laboratoire de l'École nationale supérieure
d'architecture de Versailles

Publications du LéaV
Éditions en ligne

3^e séminaire « Ville, territoire, paysage »
ENSA Versailles et ENSP Versailles
Les écoles d'architecture et de paysage dans leur territoire
Actes des journées d'études des 13 et 14 juin 2019

Sous la direction de Roberta Borghi et Stéphanie de Courtois

**Archi-écritures et Pay[s]ages en projet. Recherches
et ateliers d'architecture et de paysage.
LabVTP Laboratoire Ville-Territoire-Paysage,
Faculté d'Architecture – Uliege (BE)**

Rita Occhiuto, Marc Goossens, Bénédicte Henry, Paul Hautecler,
Elisa Baldin, Karel Wuytack et Aurélie Peeters

Pour citer cet article

OCCHIUTO Rita, GOOSSENS Marc, HENRY Bénédicte, HAUTECLER Paul, BALDIN Elisa, WUYTACK Karel et PEETERS Aurélie, « Archi-écritures et Pay[s]ages en projet. Recherches et ateliers d'architecture et de paysage. LabVTP Laboratoire Ville-Territoire-Paysage, Faculté d'Architecture – Uliege (BE) ». In : BORGHI Roberta et COURTOIS Stéphanie de (dir.), 2022. *Les écoles d'architecture et de paysage dans leur territoire. Actes des journées d'études du 3^e séminaire « Ville, territoire, paysage »* (organisé les 13 et 14 juin 2019), LéaV/ENSA Versailles, mis en ligne le 1^{er} février 2022, p. 155-168.

ISBN : 978-2-9578793-0-4

Archi-écritures et Pay[s]ages en projet. Recherches et ateliers d'architecture et de paysage

LabVTP Laboratoire
Ville-Territoire-Paysage, Faculté
d'Architecture – ULiège (BE)

Rita Occhiuto, Marc Goossens,
Bénédicte Henry, Paul Hautecler, Elisa Baldin,
Karel Wuytack et Aurélie Peeters

Le « territoire », en tant que notion fondant l'art de regarder et structurer les espaces bâtis et non-bâtis qui accueillent l'humain en mouvement, constitue à la fois le contexte et l'ensemble des matériaux (tangibles et intangibles) de relance d'une architecture ancrée, à l'écoute des milieux qu'elle observe et transforme. L'enseignement rend visible et promeut l'interaction continue avec les territoires d'appartenance en restituant à l'architecture son potentiel de vecteur culturel du changement.

L'enseignement et la recherche s'imposent alors à nous comme des moments indissociables de lecture, de compréhension et d'écriture des mutations et des mouvements des territoires en cours.

Plusieurs outils s'offrent aux chercheurs attentifs aux tensions qui font vivre ces contextes instables. Parmi ceux-ci, le relevé, le dessin et la mise en projet de l'espace vécu dans ses différentes configurations et significations occupent une place prépondérante dans les démarches d'étude, compréhension et critique de l'existant.

Le Laboratoire Ville-Territoire-Paysage (LabVTP) de la faculté d'architecture de l'ULiège se présente aujourd'hui comme un lieu de rencontre, de débat et de confrontation continue entre académiques, chercheurs et étudiants qui, dans un dialogue soutenu avec les communautés locales, pratiquent des études approfondies des lieux et expérimentent la « mise en mouvement » continue du territoire en exploitant et testant des outils nouveaux. Ce regard englobant porté sur les réalités est la manière d'aborder le paysage, considéré comme le lieu de synthèse qui

englobe territoire et culture. En adoptant l'interprétation de la Convention Européenne, qui définit le paysage comme un tout inclusif perçu par les populations et agi par les actions naturelles et humaines, nous reconnaissons qu'il forme, avec l'urbanisme et l'architecture, un continuum disciplinaire appréhendant les différents matériaux de composition à toutes les échelles d'équilibre territorial. La dimension historique, en tant que séquence temporelle d'actions qui construisent, modifient et épaississent le territoire (palimpseste : Corboz, 2001) est placée au centre des lectures territoriales qui fondent à la fois les projets d'architecture et de paysage. Le projet, comme mode de questionnement produisant des connaissances pertinentes et « la recherche sur et par le projet » sont la spécificité des démarches réflexives adoptées (inductives/déductives/abductives). Les missions universitaires d'enseignement, recherche et services à la communauté se complètent et s'enrichissent mutuellement autour d'ateliers d'expérimentation. Les spécialisations diversifiées des enseignants-chercheurs permettent des lectures et écritures plurielles (art, moyens d'expressions, composition urbaine et paysagère, patrimoine, etc.).

*Lire le territoire pour le mettre en projet :
les démarches du LabVTP (ULiège)*

Si le territoire est l'espace d'action des architectes, des urbanistes et des paysagistes qui sont directement engagés dans la « production des modifications » des milieux de vie, conscientiser les futurs acteurs à la soutenabilité et la pertinence de chaque action ou projet dans l'espace et dans le temps est un objectif à la fois de l'enseignement et de la recherche développés par les membres du LabVTP à travers plusieurs types d'actions : cours, ateliers de spécialisation ou de collaboration citoyenne.

Les lectures des dynamiques géomorphologiques, urbaines et paysagères (Vogt, 2011 ; Dematteis, 1995), constituent le fondement critique des raisons (Berque, 1995) du projet, supporté par l'exercice expert de l'inter-scalarité vue comme une ressource pour la production de connaissances.

La compréhension des logiques, raisons et caractères structuraux ainsi que des mécanismes de transformation et équilibres des différentes configurations spatiales fait appel à la fois aux théories et aux

cultures du paysage, de la composition urbaine et de l'architecture, ainsi qu'aux méthodes de conception du projet des matériaux du territoire (bâti/non-bâti).

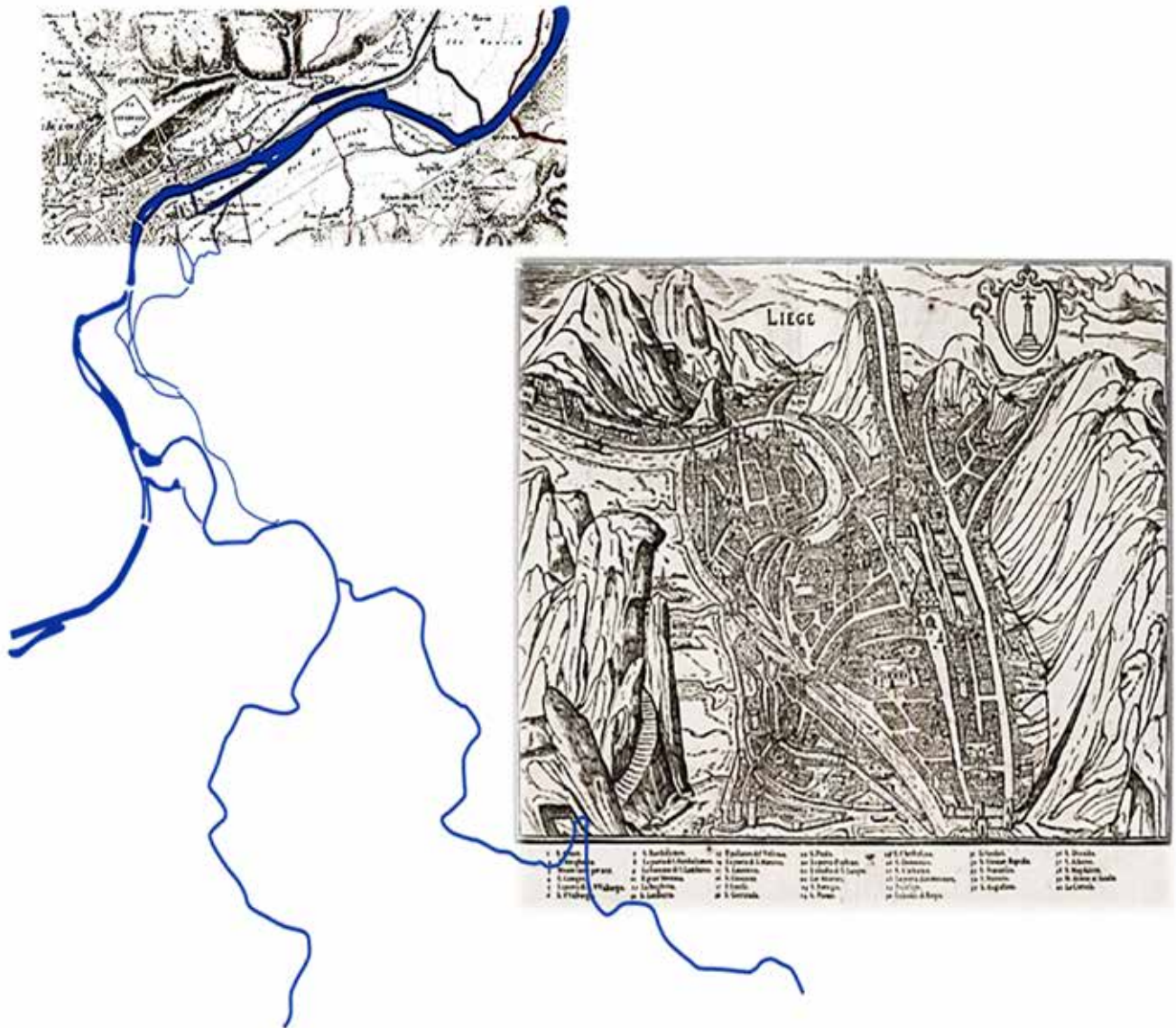
L'expérimentation spatiale est proposée et effectuée, en enseignement et recherche, à travers les pratiques de décodage des écritures territoriales existantes (Caniggia, 1963 ; Gregotti, 1986 ; Devigne, 2009), les approches artistiques (Smithson, Serra) et le dessin individuel et collaboratif dans leurs relations au projet et à l'enquête de terrain (Ingold, 2013).

Révéler le territoire à travers les exercices d'observation, compréhension, interprétation et reformulation par le dessin, le (re)connoter et en produire des narrations, fait appel à des pratiques, méthodes, savoirs et savoir-faire complexes, s'inscrivant dans des logiques de projet (en architecture et en paysage), à concevoir comme un système, voire comme une œuvre ouverte (Eco, 1962).

Cette posture revêt une importance toute particulière en regard des contextes territoriaux de l'agglomération de Liège (BE), au passé industriel glorieux soutenu par une vision progressiste et moderniste qui a profondément réécrit les espaces. Ici les infrastructures, célébrant la rapidité et l'accessibilité d'une ville-territoire, gomment les caractères spécifiques de sites où les actions humaines et naturelles ont œuvré longuement ensemble. La reconnaissance de la spécificité des lieux est le point de départ de l'enseignement pratiqué en atelier et à travers des recherches de terrain durant la formation initiale et en particulier en master, mais aussi au cours des formations à la recherche. La condition urbaine hypermoderne de Liège, comparable à ce que Sébastien Marot nomme « suburbanisme » (Marot, 1995), invite à nouveau à pratiquer la lecture fine du territoire qui redevient un fondement incontournable du projet urbain. En accord avec l'urbanisme paysager (*Landscape Urbanism* - Ch.Waldeim), la recherche et l'enseignement pratiqués par l'équipe LabVTP sont orientés aussi vers l'étude du vivant ainsi que vers la découverte des dimensions sensorielles associées à la lecture des milieux vécus. Ces approches restituent au projet sa dimension temporelle et mettent en avant l'intérêt des lectures diachroniques effectuées à travers les cartes qui complètent les narrativités diverses des milieux étudiés. Ces méthodes qui portent un regard approfondi sur le territoire réel à mettre en relation avec les concepts de

« palimpseste » (Corboz, 2001) et « d'hypertexte » (Valorani, 2006), permettent de faire émerger les structures signifiantes et discursives inscrites dans les milieux vécus. L'exercice de restitution des relations du corps à l'espace, perçues à travers les différents sens, appellent d'autres compétences perceptives spécifiques, développées à la fois dans l'expérimentation didactique et l'exercice du projet (professionnel et de recherche).

La lecture d'un site a un rôle central dans nos travaux. En restituant au « cum-texte » (Occhiuto, 2014) le statut d'un témoignage du lien existant entre les actions naturelles et humaines (CEP, 2000), l'apprentissage à la lecture devient un acte d'engagement : une prise directe avec les lieux qui engage à la fois le corps et le mental (**fig. 1**). Günther Vogt, qui pratique aussi ce double engagement dans les paysages, en explique les raisons simplement en soulignant que par notre existence nous nous positionnons dans les lieux que nous pratiquons comme des « geomorphic agents » qui, comme le vent, la pluie et l'eau agissent et transforment en continu les états des milieux que nous touchons. C'est à partir de ce principe que, dans nos pratiques de recherche et d'enseignement, nous restituons à l'étude morphologique (architecturale et paysagère) un rôle majeur dépassant l'analyse diachronique. Les sédimentations morphologiques conservent, témoignent et révèlent les caractères ordinaires ou d'exception de tout ce qui est advenu : faire ré-émerger et donner voix et nouvelle visibilité à ces traces relèvent d'un engagement culturel. Les cartes et les documents historiques deviennent les sources incontournables pour relever les traces de matériaux humains et paysagers illisibles, mais encore actifs. On retrouve le sens des génératrices géomorphologiques qui ont conféré caractère aux lieux, influencé la toponymie, et structuré les tissus urbains. Pour les milieux de notre ancrage territorial, Liège, les cartes Ferraris (1777) et Van Der Maelen (1846-1854) retracent des mutations importantes du paysage. On peut y lire le passage d'un système insulaire, constitué autour de la Meuse et ses affluents, au rural du XVIII^e siècle, auquel succède un bouleversement dû à la diffusion d'industries et infrastructures ferroviaires. Ces mutations sont ensuite lisibles à travers l'image aérienne permettant d'occuper la place de l'observateur zénithal simulé par les cartes. Depuis 1971 ce moyen d'observation permet de prendre conscience de la rapidité des mutations paysagères des lieux : un



1. Lignes des eaux caractérisant le paysage de Liège et relief marquant l'imaginaire comme témoigné par la perspective forcée des versants et des aspérités du terrain d'implantation de la ville ancienne, d'après Guichardin. Montage et dessin par R. Occhiuto

processus de densification vorace de sol, suivi dans les années 1980 d'un abandon progressif. Ainsi la lecture de la topographie et l'interprétation des mutations morphologiques, naturelles et bâties, des lieux permet à la fois d'apprendre à reconnaître les matériaux et en interpréter la nature et les modes d'actions. Pour ces raisons, dans les ateliers de projet l'outil cartographique est un support indispensable pour l'élaboration d'une vision critique et d'une hypothèse projectuelle qui se présente comme une nouvelle écriture à travers l'inscription dans l'existant. L'approche « inter-scalaire » est introduite pour mettre en relation différentes échelles de représentation et d'expérience des lieux avec le récit historique, afin de parvenir à l'écriture d'une nouvelle carte ou d'un projet qui enrichit de qualités spatiales la narration territoriale (fig. 2).

*Le premier temps de la découverte :
la lecture par l'expérience du lieu*

En accord avec Corajoud, l'étude du site demande de « se mettre en état d'effervescence » (Corajoud, 2000). Cela veut dire que « sentir » le lieu est un processus qui engage tous les sens. À travers l'observation, l'écoute, le contact, le mouvement, la connaissance se présente comme expérience, découverte, dévoilement.

Pendant la visite du terrain, les étudiants sont sollicités pour parcourir le site, en utilisant le corps comme outil de connaissance. La perception, en tant qu'action d'apprentissage directe de l'espace et de ses qualités, est en effet fondamentale dans la formation de l'architecte/ concepteur qui a un rôle dans la production/transformation de l'espace – paysage.

Les données expérientielles fondent la dimension relationnelle du projet de l'espace, entendu comme réponse aux besoins de l'individu et de la collectivité. Le croquis, la photographie et la vidéo sont des dispositifs aptes à l'enregistrement de l'expérience du lieu, qui sert à nourrir l'interprétation et l'hypothèse projectuelle.

La morphologie du sol et son revêtement, la porosité de l'espace, ses limites, le rythme des façades et la typologie du bâti, la présence de matériaux urbains en tant que points de repère physiques et culturels dans l'espace public, la présence de l'eau, de la végétation et l'ambiance engendrée par les vivants,... sont

autant d'objets à lire et aussi à questionner dans leur capacité à créer un sens d'identité, d'appartenance, d'accessibilité partagée.

Cette lecture sensible se révèle fondamentale pour le concepteur qui à travers le projet veut transmettre son expérience – qui est en même temps un pressentiment du lieu – aux futurs usagers.

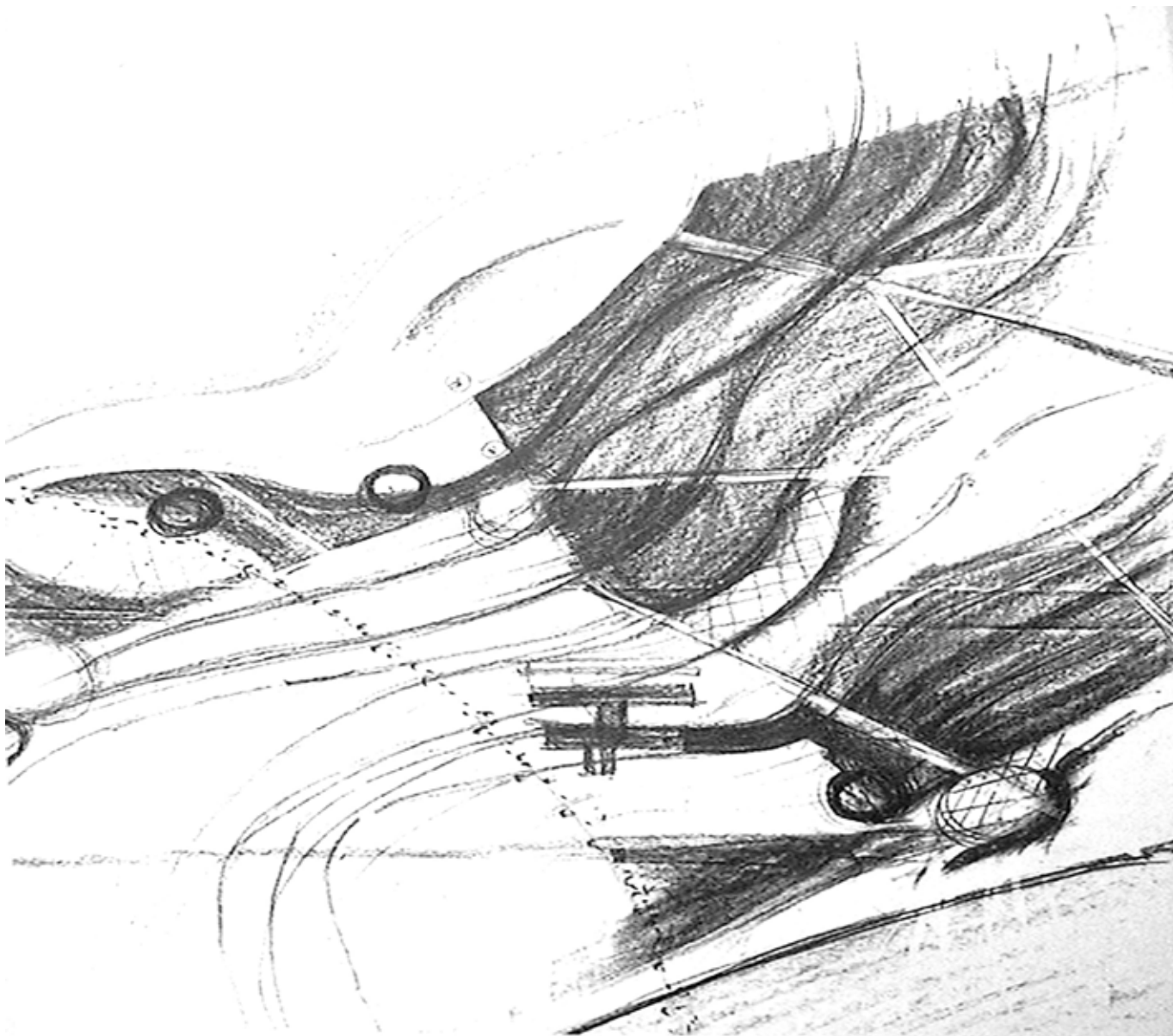
*Le corps dans l'espace trait continu :
« chemin d'observation »*

Parmi les pratiques proposées en apprentissage, au cours de la formation d'architecte, le dessin est envisagé à divers desseins et les instruments manipulés convoquent raison, culture et sensibilité.

Parmi ces pratiques, le dessin in situ, au service de l'appréhension d'un territoire, se prête à divers modes d'exploration mais exige, en toute circonstance, la conscience exercée d'être, comme dessinateur-observateur, partie intégrante du lieu : « d'être dedans ». Cette posture implique mouvement, cheminement, déplacement par la marche, donc multiplication de points de vue ou, mieux encore, expérimentation d'un « chemin d'observation » (Gibson, cité par Ingold).

Car en effet, le paysage danse autour de nous – vie, vent, pluie, course du soleil, passage des saisons – et de même, à notre façon, arpentant rues ou vallons, y projetant notre imaginaire, nous le faisons danser. L'évocation de la danse, précisément, nous renvoie à la capacité du danseur à prendre conscience des qualités dynamiques de l'espace autour de lui et à conforter, préciser, moduler les intentions d'inscription de son propre corps dans cet espace : présence, attention, trajectoire, intensité. Il s'y transporte autant qu'il l'anime.

La chorégraphe Odile Duboc suggère que « l'écoute est finalement faite du jeu entre les sensations provenant de l'intérieur corporel, reliées au sens proprioceptif, et les sensations provenant de l'extérieur corporel, reliées aux sens extéroceptifs et spécifiquement le regard. Le danseur qui écoute se trouve au croisement de ce jeu entre l'intérieur et l'extérieur sans jamais se perdre dans l'un ou dans l'autre ». De même le dessinateur-explorateur-enquêteur de terrain, écoute avec les yeux et regarde avec le corps : il note et annote, traduit, organise un propos graphique en épaisseur sur la peau tendue du papier.



2. Croquis de recherche graphique recomposant les maillages urbains existants et les nouveaux bâtiments du quartier de la gare. Dessin de Julie Navez, Projet d'architecture sous la direction du prof. R. Occhiuto (1990-2000)

Par la main, par la magie du trait, lui aussi est comme transporté au cœur de ce qu'il appréhende par le regard, un regard tantôt global, presque myope,... tantôt aigu, précis, incisif. C'est tout le corps qui est sollicité, toutes les perceptions internes : respiration, équilibre, déséquilibre, émotions... et les stimuli externes : atmosphères, lumières, climat, bruits, déplacements, évènements.

L'immobilité du dessinateur concentré n'est qu'un leurre : il voyage, il investigate... Avec un peu de pratique, il débusque les liens, il déroule le fil continu d'une écriture du lieu qu'il confie au papier comme un fragment de récit à poursuivre... Dressées comme une partition musicale, ses « prises de note » témoignent d'itinéraires suivis, de renoncements, d'allers-retours, de redondances et de silences...

Le dessin au trait continu, feutres ou mines, est encouragé comme incitation à cette disposition d'esprit. La mine, une fois posée sur le papier, n'en est relevée qu'une fois le dessin achevé. Cette technique implique, outre une grande concentration et la fluidité du geste, la conscience d'une connexion serrée continue entre les trajectoires du regard et celles de la main, presque simultanées. Tout mouvement de la main se traduit par une trace, même légère, sur le papier. Le dessinateur se choisit un itinéraire du regard, raisonné ou intuitif, que la main suit immédiatement. Le regard fouille le sujet d'un plan à l'autre, investiguant la profondeur de champ, revenant à loisir à l'avant-plan, le tracé, léger, délicat, appuyé, insistant, traduisant les variations de distances ou les choix d'éléments à faire ressortir.

Chaque dessin tend à rendre visible quelque chose de particulier ou une combinaison d'éléments tels : les contrastes d'ombre et de lumière, la configuration d'un feuillage, des textures, la découpe particulière du ciel, en regardant le « fond » plutôt que la « figure », avec cette précision que la technique du « trait continu » vise à exercer en développant l'aptitude à appréhender la matière du paysage comme unique. Celle-ci se décline certes dans une diversité de matériaux et le vide constitue un espace de tensions, à interpréter soit comme une « respiration », soit comme un « ciment ».

Les techniques humides – par exemple l'encre de chine – se prêtent à des écritures déliées très chargées

en liquide ou plus sèches ; les deux façons pouvant se mêler dans une interprétation très contrastée, noir profond/blanc, ou en gris dilués extrêmement variés... Dès lors on peut donner à lire soit les réseaux multiples des ramures (qui en automne deviennent progressivement plus visibles), soit les luminosités diverses, de l'ensoleillement le plus brillant (le blanc du papier) à l'obscurité la plus dense.

Les matières du paysage, naturelles ou artificielles se prêtent à de multiples jeux d'écritures : air, eau, sol, roche, couverture végétale, texture urbaine. Ces divers matériaux apparaissent, à travers le dessin qui les lie, comme autant de déclinaisons d'une même substance. Cette perception conduit à considérer les interventions humaines, les intentions du projet d'architecture, comme autant d'incrustations susceptibles d'entrer en dialogue étroit avec ce socle de base qu'est le sol et avec le jeu des éléments mouvants qui, sous le ciel, s'y arriment.

Territoire et patrimoine :
« Dessine-moi une ville »

L'exercice « Dessine-moi une ville » est une expérimentation qui constitue un processus, itératif et continu alternant phases de lecture et d'écriture qui comprennent, l'interprétation d'écritures préexistantes, la formulation d'idées comme première forme de projection, la transcription en signes et en dessins, l'inscription sur le terrain, l'incision itérative du sol à travers les pratiques de l'usager (Occhiuto, 2005).

Cet exercice n'est pas la lecture interprétative d'un instant qui donne vie à des objets immuables ainsi qu'à des villes et des paysages conçus comme des objets de design. « Les spatialités, les matériaux et le temps constituent les éléments de base du projet de continuité (continuum horizontal) » (Occhiuto, 2005). La problématique posée est de confronter l'étudiant à la ville, son espace paysager, son bâti au travers d'une promenade qui évoque son histoire, sa construction, et le confronter à des perceptions sensorielles (odorat, ouïe...) Cette activité fait intervenir à la fois la connaissance ou la découverte de l'histoire d'une ville (Liège), la perception sensible à travers le dessin des diverses sensations dans un parcours initiatique et une approche structurelle du bâti qui permette de comprendre comment la ville s'est construite.

L'exercice confronte l'étudiant à des notions d'échelles différentes, de la grande échelle du territoire au détail, de la promenade « muette » qui permet une restitution de la carte mentale, au dessin d'un « cadavre exquis » (juxtaposition mentale de monuments), jusqu'au dessin d'une façade en essayant de comprendre l'organisation interne du bâti. Il s'agit d'une forme de laboratoire d'expérimentation qui s'intéresse aux marques historiques, urbaines, architecturales et paysagères à travers une approche sensible pour traiter des questions d'identité culturelle, de structure du bâti et du non-bâti, de valeur compositionnelle et non-compositionnelle de l'architecture (fig. 3).

Il prépare l'étudiant à un travail interdisciplinaire qui le rend capable de comprendre que la lecture du « contexte – ville » est un élément indispensable à l'élaboration d'un projet. C'est donc à partir des acquis d'apprentissage des cours d'atelier d'architecture, de dessin, de construction, que l'étudiant découvre qu'une ville peut être lue au travers de divers paramètres, allant de l'histoire à la construction en passant par le paysage et toute forme de création artistique.

Paysage et projet comme vecteur de connaissance

L'émergence du « landscape urbanism » (Graham Foundation, 1997)¹, dont la force provient de l'union de deux termes, apparemment opposés, inaugure une discipline hybride, englobant les matériaux du paysage et de la ville (Waldheim, 2006).

L'approche LabVTP, en adoptant le *landscape urbanism*, donne une « signification nuancée à la notion de paysage ». Déjà l'analogie opérée à travers un collage confrontant les traits d'un paysage aux rides d'un visage (Occhiuto, 2012), donne à la fois visibilité au vécu et à la volonté d'en faire émerger des histoires et des caractères spécifiques. Ce qui rapproche cette posture plus du mode « *field operations* » (Corner, 2003) que du mode « *machine landscape* » (Mostafavi, 2003). On y retrouve la volonté d'une analyse très spécifique du site, pour identifier les forces sous-jacentes, qui évite toutefois l'abstraction propre au « *machine landscape mode* », comparable à celle d'un algorithme générateur de formes organiques à grande échelle.

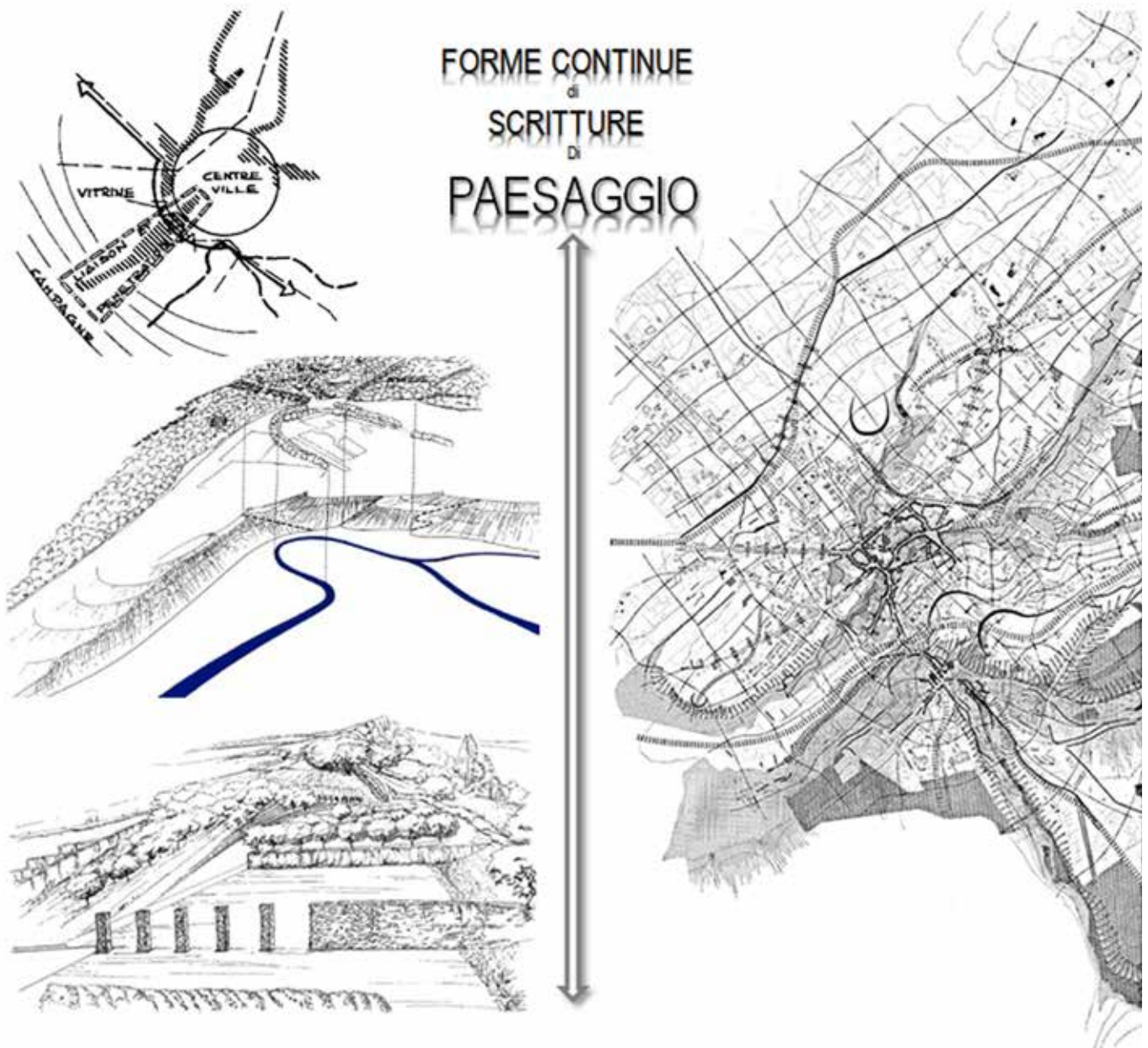
Le LabVTP utilise « le projet » (fig. 4) comme pratique et méthode pour explorer les multiples processus en cours et développe des « scénarios potentiels » pour les sites. L'objectif ultime est d'utiliser des systèmes naturels et complexes comme des modes « doux » capables de restituer aux milieux un caractère actif conduisant à réparer et à améliorer des systèmes territoriaux fréquemment ravagés, tout en cherchant à redessiner des éléments significatifs et poétiques des paysages recomposés (*manufactured landscapes*) (Kirkwood, 2001). En passant de « l'objet au field » (San Allen, 1997), l'objectif est de souligner le caractère opératoire du paysage, c'est-à-dire son état de milieu en transformation continue, allant du lieu de « nature » à celui d'artefact de « culture » : une rupture définitive de la vision purement représentative ou statique. Par contre, en partant de l'idée que le paysage représente la terre altérée, distincte de la terre vierge, précédant l'intervention humaine, le regard et l'intérêt de la recherche se focalisent, à partir du territoire d'ancrage de Liège, sur les milieux abandonnés, les friches et les terrains vagues. Ceux-ci sont considérés comme des « laboratoires in situ » (Occhiuto, 2012), comparables au « *landscape laboratory* », créés par le paysagiste Roland Gustavsson, permettant l'observation des dynamiques naturelles en cours. La vie culturelle, sociale et symbolique des formes retrouve la primauté ontologique du bio-environnement, pendant qu'émerge la réflexion sur l'Anthropocène, caractérisée par un impact sans précédent des activités humaines sur l'écosystème de la terre. Le paysagiste Sijmons (2014), en observant qu'il y a plus d'arbres dans les parcs, les pépinières et les autres environnements humains que dans la jungle, démontre que l'opposition pratiquée entre la nature et la société humaine est caduque. Les processus naturels et humains sont interconnectés et forment un ensemble complexe où notre incapacité d'agir n'est plus qu'un prétexte peu crédible. La prise de conscience et la volonté d'assumer les responsabilités et les conséquences des actions posées par l'humain sont les nouveaux défis pour les architectes, urbanistes et paysagistes.

Le LabVTP s'appuie sur des théories et des approches telles que :

« *The architecture of consequence* », où Ole Bouman (2009) observe comment la conscientisation se traduit en nouvelles pratiques et projets ; la posture



3. Arpentage de la ville par le dessin permettant à des étudiants de 1ère année d'expérimenter l'espace par le corps, jusqu'à s'interroger sur les interrelations d'échelles et sur les organisations des milieux bâtis et non-bâtis. Laboratoire de projet dirigé par Paul Hautecler (2018-2019)



4. Dessins de recherche inter-scalaire du paysage comme « écritures » pour expliquer les interrelations entre les composantes paysagères et le projet d'architecture et du paysage. Plans, schémas et représentations spatiales utilisés comme un langage continu et interconnecté. Recherche - projet pour la ville d'Eupen - CRAU Uliège, coordination M. Goossens et R. Occhiuto (1999-2000)

de Dirk Sijmons qui, en se référant au *Contrat naturel* de Serres (1990), souligne le besoin de comprendre la finitude de ce mode parasitaire de traiter et d'habiter la nature, à remplacer par un modèle de symbiose : penser des relations symbiotiques entre ville et paysage, humains et non-humains; la pensée de Jan McHarg qui introduit la co-crédation comme une opportunitéd de concevoir avec la nature. Il plaide pour une mise en relation des écologies naturelles et artificielles. Ce qui nous oblige à ne pas scinder la ville de ses matériaux et sites naturels. Ainsi, il est possible de mieux comprendre les systèmes interdépendants qui influencent l'utilisation, la gouvernance, l'économie et la structure sociale d'une société reposant sur un paysage urbain spécifique. Ce type d'*Ecological Landscape Urbanism* repose sur la force des facteurs temps et créativité dans la formation de la vie urbaine. Le projet est alors envisagé comme la clé pour équilibrer les conflits entre l'écologie (sans influence humaine) et la consommation déclarée de l'urbanisme. Ici le partage des connaissances est un apprentissage collaboratif distribué en créant et en mettant en œuvre de nouvelles technologies et de nouveaux contrats sociaux permettant de concrétiser les promesses du projet ; les réflexions sur l'impact du « *thing turn* » ou « *material turn* » dans une « *object oriented* » ou « *flat ontology* » sur le paysage qui, en renversant les relations territoriales, permettent l'expérimentation des capacités qu'ont des objets de rassembler. Ici tous les agents, humains et non, façonnent le processus, même s'ils ne sont pas toujours apparents. Dans ce cas de figure, la conception collaborative devient une expérience collective sans protocole défini, reposant sur l'aptitude des objets (non-humains) à générer l'action sans l'intervention humaine.

Coproduction de connaissances et mise en hypothèses du territoire. Significations, caractères et potentiels (re)découverts comme vecteur de prospection (fig. 5).

La co-crédation a une longue histoire en architecture. À la différence de l'ancienne posture de l'architecte qui dirige tout, en demandant aux autres de suivre une ligne entièrement dédiée à l'absolu de son art, « l'œuvre collective » fait appel à la contribution de divers participants pour créer un ensemble, sans distinction possible.

Les savoirs qui touchent à nos espaces de vie sont en effet multiples et détenus par une grande diversité

de personnes qui composent la communauté : érudits, spécialistes, curieux, observateurs ou encore simples usagers bénéficiant de l'expérience du quotidien. Ces savoirs, qui concernent des pratiques du territoire très variées, ne sont cependant, dans la plupart des cas, pas exploités ou restent cantonnés dans des cercles d'intérêts très sectorisés.

Par ailleurs, les valeurs-repères et les modes de perception, de représentation et d'appréciation qualitative des contextes spatiaux et donc les significations et qualités qui leur sont attribuées sont propres à chacun et très différentes selon les sensibilités, le parcours et les expériences individuels ou collectifs. C'est aussi cette diversité de points de vue qui enrichit la communauté.

Le défi du développement durable réside dans la recherche de nouveaux équilibres entre l'homme et son milieu induits par de nouveaux comportements et modes de vie. Cet objectif ne peut être atteint par la définition de normes-contraintes, même si celles-ci peuvent limiter très provisoirement les dégâts, mais bien en produisant des paysages (considérés comme tout inclusif au sens de la Convention européenne du paysage) porteurs de nouvelles valeurs partagées au sein desquelles chaque individu aura la capacité de s'épanouir et de faire projet. L'enjeu est d'abord culturel.

Faire progresser les idées et installer de nouvelles références en provoquant l'imaginaire, tout en s'enracinant dans les significations profondes et fines que véhiculent nos territoires, relève d'une œuvre collective : un « projet ouvert » construit progressivement sans impératifs ou contraintes, qui enrichit, fait prendre conscience, imprègne sur le long terme, met en condition d'agir, d'interpeller et de revendiquer.

Il s'agit d'une démarche qui doit prendre distance avec une planification officielle et ses modes de faire, souvent à sens unique, qui tente, à travers des « consultations participatives » inscrites dans des échéanciers conformes, de légitimer des décisions prises du haut en mettant bien souvent, d'entrée de jeu, le citoyen, malgré lui, dans un rôle d'opposant ; ou à l'inverse, d'une démarche qui vise à combler l'absence totale d'implication et de prise de position de l'autorité qui est démissionnaire ou qui dans une attitude démagogique s'ouvre sans filtre au

« tout venant » en espérant percevoir des fruits électoraux.

Il s'agit d'une démarche émergente à favoriser et stimuler qui a cependant souvent du mal à s'initier et se structurer ou qui, par la suite, se trouve assez rapidement confrontée à des manques de moyens et de connaissances et doit alors prendre appui sur des aides et compétences expertes extérieures. La « mise en condition de projet » est loin d'être innée.

De nouvelles pratiques du projet, plaçant le citoyen comme acteur de son destin sont à mettre en œuvre et derrière elles de nouvelles compétences de l'architecte concepteur, qui garde un rôle central, sont à développer.

Ainsi le LapVTP, élabore et expérimente in vivo des pratiques de coproduction de connaissances (citoyen, concepteurs, experts et élus) centrées sur la mise en hypothèses du territoire autour de ses significations, caractères et potentiels (re)découverts. Le projet de territoire devient ainsi un vecteur de révélation, d'interpellation, de mise en commun, de questionnement, de prospection et d'évolution des pensées et de la culture commune.

Outils et pratiques spécifiques

Le dessin est utilisé comme moyen puissant d'exploration, de représentation, de communication, de spatialisation, de formulation et de synthèse.

Des ateliers encadrés par des enseignants, chercheurs et étudiants sont organisés avec des habitants porteurs de différentes sensibilités et intérêts. Une succession de moments de restitution individuel et de temps de mise en commun – crayon à la main – permet à la fois de partager des connaissances, mettre en évidence la variation des significations et connotations individuelles attribuées aux lieux, et de trouver ensuite les éléments communs porteurs de lisibilité, chargés de mémoire collective ou détenant une valeur symbolique partagée.

L'élaboration collaborative de cartes mentales donne ensuite l'occasion aux habitants de reconstruire les liens géographiques et spatiaux existants physiquement ou perçus entre les éléments discernés. En même temps, ces représentations cognitives sont connotées et chargées de récits. Elles constituent un médium qui révèle le territoire et fédère les

intervenants autour de la définition d'objectifs et de scénarios. Mais elles offrent surtout l'opportunité de « (re)mettre en condition de projet » les collectivités peu conscientes de leur responsabilité et de leur influence sur le devenir ou incapables de sortir de visions pessimistes.

Des méthodes de lecture morphologique diachroniques adaptées sont, quant à elles, exploitées par les chercheurs/concepteurs pour comprendre en profondeur les forces structurelles, raisons et mécanismes de transformation, caractères et langages identitaires de la forme urbaine. Elles constituent en outre un outil de sensibilisation, de communication et d'explication à l'intention des différents intervenants qui manquent souvent de capacités de discernement, et dont le regard porté sur l'espace est dans la plupart des cas limité à une vision fonctionnelle fondée sur l'expérience immédiate ; même si la plupart ont conscience, mais sans cependant savoir les identifier, les exprimer et les relier, que d'autres considérations et dimensions qualitatives sont importantes et doivent être prises en compte. Cette étape de remise en question et en condition constitue un moment d'échange important du travail collaboratif entre concepteurs et usagers. Elles donnent de nouveaux points d'appui et de nouvelles façons de voir qui font naître de nouvelles idées. Elles permettent aussi de considérer le territoire sous de nouveaux rapports de continuités et forces de cohésions remettant en question les clivages socio-spatiaux qui se sont établis, mais auxquels s'arrêtent souvent les démarches de participations traditionnelles.

Des pratiques didactiques d'éveil à l'observation et la perception de l'espace mises au point dans le cadre de l'enseignement de l'architecture sont utilisées lors de promenades accompagnées pour aider les différents intervenants à révéler leur façon d'appréhender l'espace. Tous les sens sont mobilisés pour prendre conscience des différents facteurs qui induisent l'appréciation qualitative d'un lieu perçu à l'arrêt (le moment de la contemplation) ou en mouvement (la dynamique du parcours). L'occasion est donnée de prendre le recul nécessaire pour réapprendre à voir et à discerner les valeurs sensibles de l'espace, au-delà de sa performance fonctionnelle. Celles-ci sont souvent plus indicibles mais marquent le subconscient, le sentiment de confort et l'état d'âme plus en profondeur.

L'ensemble des intervenants est partie prenante et chacun joue un plein rôle : les habitants, les enseignants/chercheurs, mais aussi les étudiants.

Ainsi, l'étudiant, à partir d'exercices de lecture du territoire et de composition de l'espace public encadrés par les enseignants est placé dans des contextes d'expérimentation dans lesquels opèrent des chercheurs/concepteurs, en y remplissant un rôle de premier-plan à certains moments et d'observateur à d'autres moments clefs. Cette mise en situation permet d'atteindre plusieurs objectifs d'apprentissage à la fois (formation à la profession et éveil à la recherche), et met également l'étudiant au service de la recherche et des citoyens qui profitent de regards nouveaux et émancipés interpellant et réouvrant les imaginaires.

La présentation d'hypothèses/projets, formulées à la suite d'investigations menées sur le territoire avec des étudiants, sert à interpellier les habitants sur des possibles et soulève des questions qui engagent un débat. Ce moment de rencontre, au-delà de son aspect pédagogique pour l'étudiant qui entre en dialogue direct avec l'habitant, est aussi une occasion de mettre en présence différentes catégories d'habitants qui ne communiquent pas naturellement entre eux.

Des étudiants décident par la suite d'approfondir leur travail et les réflexions menées tout au long de l'expérience en donnant forme à un travail de fin d'études. D'autres saisissent l'occasion qui leur a été donnée pour présenter, avec l'aide du laboratoire, des projets à soumettre dans le cadre d'appels d'offre de recherche.

En lien fort avec son territoire et ses acteurs, le LabVTP, en faisant le choix de lier de manière étroite la recherche, l'enseignement et les services à la collectivité, se donne à la fois les moyens de l'exploration vers de nouveaux savoirs et méthodes, de l'expérimentation et de la formation en situations réelles, mais aussi de la participation concrète à l'action publique et à l'évolution de la culture urbaine. Le chercheur, l'étudiant, le citoyen et les différentes institutions concernées trouvent ainsi des intérêts communs.

Notes

1. La première conférence organisée par la Graham Foundation sur le thème du *Landscape Urbanism* à Chicago en Avril 1997.

Bibliographie

- BERQUE, Augustin, 2000. *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin.
- BOUMAN, Ole, 2009. *Architecture of Consequence*. Rotterdam : NAI publishers.
- DEMATTEIS, Giuseppe, 1995. *Progetto implicito. Il contributo della geografia umana alle scienze del territorio*. Milan : Franco Angeli.
- GREGOTTI, Vittorio. « Il disegno degli spazi aperti », In : *Casabella*, n°527, 1986, p. 2-3.
- CORBOZ, André, 2001. *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Paris : L'Imprimeur.
- CORNER, James, 1999. *Recovering Landscape*. New York : Princeton Architectural Press.
- DESVIGNE, Michel, 2009. *Natures Intermédiaires*. Bâle : Birkhauser Verlag AG.
- FOXLEY, Alice, 2010. *Distance and Engagement. Walking, Thinking and Making Landscape*. Vogt Landscape Architects. Bâle : Lars Müller Publishers
- KIRKWOOD, Niall, 2001. *Manufactured Sites : Rethinking the Post-Industrial Landscape*. Londres/New York : Spon Press.
- INGOLD, Tim, 2013. *Making. Anthropology, Archeology, Art and Architecture*. Londres/New York : Routledge.
- MOSTAFAVI, Mohsen, 2003. *Landscape Urbanism. A Manual for the Machine Landscape*. Londres : AA Print Studio.
- SERRES, Michel, 1990. *Le contrat naturel*. Paris : François Bourin.

WALDHEIM, Charles, 2016. *Landscape as Urbanism. A General Theory*. New-York : Princeton University Press.

Mots-clefs : Interactions homme-milieu, enseignement et recherche, écritures territoriales, dynamiques géomorphologiques, urbaines et paysagères.